

Il y a comme une insaisissable lenteur dans les gestes de ce personnage dont le nom restera indéfini, imprécis. Innombrable liberté que de ne pas être né sous l'offense de cette restriction quasi-évidente d'un internement de naissance. Mais le langage s'interdit à cette créature, il doit s'éteindre pour ne pas être ouvert, un langage dont chaque mot serait enceinte de toutes les possibles possibilités de signification du mot dans le mot ne dit plus rien. Un langage ouvert est sans parole. L'homme est contraint à la restriction, dérobé de sa divinité, il doit choisir. Être humain, c'est devoir être moins que ce qu'on peut être. Et c'est dans la lenteur de cet homme que se trouvait son humanité, son choix, celui de tromper la perception. Car ce qu'il y avait d'insaisissable dans la lenteur, c'était bien cela qu'elle n'était pas. En fait, l'être se déplaçait, parlait, pensait à une telle fulgurante vitesse que le monde ne percevait que l'écho des gestes, des paroles, des pensées de la créature. L'écho qui ne renvoie que le fort de l'existence, au ralenti, perverti par le miroir, comme s'il faut le payer, en connaissance de sa fonction, il garde un peu de la vie, pour lui, pour son ventre, parce qu'il aime bien manger. Dieu est celui dont la voix transperce le miroir, qui se refuse l'état de nourriture. Ambiguïté au fond, dieu ou miroir, dieu miroir, miroir de dieu, qui se refuse l'état de nourriture? ambiguïté, au fond ça n'a aucune importance, comme dieu, une parole au bord du pathétisme, pour marquer sa futilité, une parole, donc, qui esquivait le miroir parce que son idiotie invoque le silence (répétition, répétition, l'attribution frôle l'absurde, de qui l'idiotie invoque le silence, le mot appartient au mot... entre deux mots, il y a un miroir)

qui esquivé le miroir parce que son idiotie invoque le silence, comme un donc enfermé entre deux virgules. Comme qui à qui sont acquis comme toutes les évidences des vies denses. Dans la densité, la voix signifie parole, la voix signifie, la parole est langage, la musique se fait avec l'instrument nécessairement nécessité, dans la densité il n'y a pas de place pour le rien qui ne saurait se désigner que par le où il n'y a pas tonalité. Dieu est celui dont la voix n'est pas parole, dont le langage n'est rien, ce rien qui reste à voir .. dans le miroir vierge, affamé. Dieu est celui dont la voix transperce le miroir, qui se refuse l'état de nourriture. Mais ainsi n'en était pas avec le personnage, qui perdait un peu de lui-même à chaque prise en compte retardée de l'autre, faisant naître ainsi le dialogue avec le miroir, à qui on doit donner réponse car il tient en otage le reste de nos vies. Et pour ne pas se soustraire, il n'eut que cette envie de conjuguer son verbe au dépassé. Victime d'une agression temporelle, le vers libéré de toute direction, ne désigne plus, il scintille, il affirme sa condition d'étant. Devoir réponse... d'où ça ? otage... pourquoi ? Ce n'est pas le miroir qui demande réponse, c'est cet autre qui lança le mot, insouciant, et qui en face du silence n'observe plus que l'emprisonnement conséquent du peu qu'il à mit dedans, sa parole renvoyer avec ce qu'elle a en moins. Il demande réponse pour ne pas se voir, pour ne pas se subir, pour fermer le langage dans un cercle cont\_\_\_\_\_.

ET BRISERA LA SUFFISANCE DU SENS.

**Ni en diagonal**

**Ni en diagonal**

**Ni en bas**

**Ni à droite**

**Ni en diagonal**

**Ni en diagonal**

**Ni à gauche**

**Ni en haut**

Tourmenté par un effet second, le cœur déchiré d'un bateau dévoilé, la prérogative de celui-dérrière... Etant: étang étendu, entendu? Avec des gros monstres répugnants à l'intérieur pour faire bien peur. Aussi non, y'a l'miroir. Quitte ou Double. La prérogative de celui-dérrière? Tourmenter l'effet second. C'est bien ce que je me pensais.